



Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale

Jacques Rousseau, D.Sc., M.S.R.C.

Number 17, 1952

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080069ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080069ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, J. (1952). Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale. *Les Cahiers des Dix*, (17), 183–208. <https://doi.org/10.7202/1080069ar>

Persistances païennes chez les Amérindiens de la forêt boréale

Par JACQUES ROUSSEAU, D.Sc., M.S.R.C.

A la mémoire de W. C. Martin, jeune ethnologue américain, dont la mort, en mai 1952, après un an de séjour chez les Montagnais de la Côte Nord, vint interrompre une carrière pleine de promesses.

Au cours d'un voyage au pays des Hurons, en 1615, Samuel de Champlain⁽¹⁾ note dans son journal : « C'est grand dommage que tant de pauvres creatures vivent & meurent, sans avoir la cognoissance de Dieu, & mesmes sans aucune religion, ny Loy, soit divine, Politique, ou Civile, establee parmy eux. Car ils n'adorent, & ne prient, aucune chose. . . »

Opinion sommaire, qu'il nuance par la suite, mais qui n'a pas moins subsisté chez beaucoup d'auteurs subséquents, au point que le Père Lafitau⁽²⁾ écrivait : « J'ai vû avec une extrême peine dans la plupart des Relations, que ceux qui ont écrit des moeurs des peuples barbares, nous les ont peints comme gens qui n'avoient aucun sentiment de la Religion, aucune connoissance de la Divinité, aucun objet à qui ils rendissent quelque culte : comme gens qui n'avoient ny loix, ni police extérieure ni forme de gouvernement. . . C'est une faute qu'ont faite des missionnaires même & des gens de bien, qui ont écrit d'une part avec trop de précipitation de choses qu'ils ne connoissoient pas assez, & qui de l'autre ne prévoyoient pas les conséquences fâcheuses qu'on pouvoit tirer d'un sentiment aussi défavorable à la Religion. » Le Père Latourelle⁽³⁾ trouve ce jugement un peu outré.

(1) Biggar, *The works of Samuel de Champlain*, Vol. 3, p. 52, 1929 (Champlain Society).

(2) Lafitau, *Moeurs des Sauvages Américains*, 1 : 5-6, 1724.

(3) Latourelle, René, s.j. *Étude sur les écrits de Saint Jean de Brébeuf. Studia Collegii maximi Immaculatae Conceptionis*, Vol. 9, 216, pp., 1952. V. p. 138.

Si des auteurs comme Jérôme Lalemant méritent le reproche de Lafitau, d'autres, comme Brébeuf, ont attaqué le problème sous son angle véritable et cela les place parmi les fondateurs de l'ethnologie américaine.

Quand le Blanc vint s'établir sur les rives du Saint-Laurent, les bandes amérindiennes pourchassant le gibier dans la forêt boréale évoluaient dans une atmosphère de spiritualité. Elles vivaient une religion à métaphysique animiste, modelée aux reliefs du milieu, ayant pour temple, la nature et, pour révélation, le truchement des jongleurs et des songes; une religion léguée par la tradition familiale, construite pour l'individu plutôt que la société, n'ayant de ministres que le *self-arbitre* et de commandements que les dictats de la conscience; une attitude spirituelle qui burine les pensées et imprègne les actes de la vie, depuis la naissance jusqu'aux limites infinies du pèlerinage dans l'au-delà.

Suivant la métaphysique animiste, tout être, tout objet, est habité par une âme. Les plantes, les animaux, les rochers, les rapides, les rivières, les étoiles, les vents, — tout ce que l'on rencontre dans le ciel, sur la terre et dans les eaux, — sont l'habitat d'esprits passablement décalqués sur l'espèce humaine et avec lesquels il importe de vivre en bonne harmonie. Il n'y a rien comme les sacrifices matériels pour entretenir leurs bonnes grâces ou atténuer leur courroux.

Chacun est le ministre de sa propre religion. Le corps humain renferme un principe, une âme, essentiellement un décalque spirituel du corps humain et possédant souvent comme celui-ci, note le Père de Brébeuf, « une teste, des bras, des jambes. »⁽⁴⁾ Résumant ce que nos premiers missionnaires-ethnologues ont écrit sur le concept amérindien de l'âme, le Père Latourelle⁽⁵⁾ écrit : « Durant le sommeil, alors que le corps est immobile, l'âme accomplit de multiples actions, aussi réelles que le réel extérieur lui-même; elle voyage,

(4) *Relations des Jésuites*, éd. Thwaites, 10 : 140-142.

(5) Latourelle, op. cit., p. 149.

combat, aime, se réjouit, s'attriste, et surtout manifeste ses désirs, ses volontés. C'est dans le sommeil, et par le songe, que chacun des hommes entre en communication avec son oki [âme]. Les forces mystiques, si l'on peut dire, opèrent alors sans contrainte et produisent l'effet d'une révélation directe, immédiate. Les songes ne sont donc pas seulement des conseils, des indications, des suggestions, des avertissements officieux, mais des impératifs, des ordres. . . »

A part les rêves, les jongleurs — ou shamans — servent d'intermédiaires entre les hommes et la multitude des esprits, mais ils ne sont pas à proprement parler des ministres du culte. Ce sont des interprètes et des prophètes, spécialement choisis par le ciel au cours de révélations particulières et servant occasionnellement de haut-parleurs aux esprits, des hommes qui ne lisent pas dans les astres, mais dans la constellation des esprits. « Shamanism is one of the most general human institutions, écrit Ruth Benedict.⁽⁶⁾ The shaman is the religious practitioner who, by whatever kind of personal experience is recognized as supernatural in his tribe, gets his power directly from the gods. . . In North America shamans are characteristically those who have the experience of the vision. The priest, on the other hand, is the depository of ritual and the administrator of cult activities. The Pueblos have no shamans; they have only priest. » Par contre, les tribus algonquines vivant de chasse dans la forêt boréale n'ont pas de prêtres, mais seulement des jongleurs.

Animisme et shamanisme constituent donc les deux éléments les plus caractéristiques de la vie spirituelle des tribus amérindiennes de la forêt québécoise, au moment où de nouvelles forces religieuses arrivent en Nouvelle-France au début du dix-septième siècle.

En trois siècles, les missionnaires catholiques (tour à tour récollets, jésuites et oblats) et leurs collègues anglicans ont gagné au christianisme la presque totalité des aborigènes canadiens. Pour la plupart des ethnologues, la nouvelle foi des indigènes n'est qu'un

(6) Benedict, Ruth. *Patterns of Culture*. Houghton Mifflin Co., 1934.

vernis chrétien sur un fond païen. Pour les missionnaires, par contre, ce christianisme est authentique et sincère, mais fortement entaché de superstitions. Ni l'une, ni l'autre de ces deux hypothèses n'explique de façon satisfaisante les faits observés par l'auteur. Pour les interpréter, il faut imaginer une troisième hypothèse, celle du dualisme religieux : les deux religions cheminent parallèlement chez le même individu, sans se compénétrer. L'attitude contraire se retrouve dans le vodou des paysans haïtiens, résultant de la fusion d'une religion africaine et d'éléments chrétiens.⁽⁷⁾

Le contact assidu et prolongé d'indigènes de la forêt boréale permet de découvrir un cortège impressionnant de persistance païennes. Dans le présent travail, je m'en tiendrai surtout aux observations personnelles, relevées au cours de voyages chez les indigènes du lac Mistassini ou de traversées de l'Ungava en compagnie de Naskapi et de Montagnais ayant leur port d'attache sur la Côte Nord.⁽⁸⁾ Pour compléter l'étude de la somme théologique des amérindiens chasseurs,

(7) Rousseau, Madeleine et Jacques. *Le dualisme religieux des peuplades de la forêt boréale. Proceedings of the 29th International Congress of Americanists*, Vol. 2, pp. 118-126, The University of Chicago Press, 1952.

(8) On pourra lire également des articles du même auteur, parus dans *La Patrie*, et notamment : 4. Les chasseurs de caribous (4 juin 1950) — 23. L'ours chez les Mistassins (18 février 1951) — 24. Mokouchan (18 février 1951) — 41. Mon ami le sorcier Wapouchwyan (22 avril 1951) — 42. Comment on devient jongleur (29 avril 1951) — 43. Wabano (6 mai 1951) — 44. Les dictés et pronostications de Samuel Rabbitskin (13 mai 1951) — 45. La suerie dans la forêt (20 mai 1951) — 46. Chez nos amis les esprits (27 mai 1951) — 47. Tambégwilnou et koukoudjés (3 juin 1951) — 48. Les esprits, eux aussi, fument (10 juin 1951) — 49. Charms et tabous (17 juin 1951) — 50. Conjurations et sortilèges (24 juin 1951) — 51. Les Indiens aussi rêvent pour être heureux (1er juil. 1951) — 52. Divination (8 juil. 1951) — 53. Pile ou face (15 juil. 1951) — 54. Sépulture (22 juil. 1951) — 55. Les Indiens de la forêt boréale et la mort (29 juil. 1951) — 56. Une double assurance pour l'au-delà (5 août 1951) — 57. Dualisme religieux des Indiens forestiers (12 août 1951) — 58. Nos amis les chiens (19 août 1951) — 60. La malchance de Pitewabano (2 septembre 1951).

on pourra lire les travaux de Speck⁽⁹⁾, John M. Cooper, J. Alan Burgess, Regina Flannery.⁽¹⁰⁾

L'on se méprendrait grandement si l'on croyait exceptionnelles les persistances païennes chez les chasseurs indigènes de la famille linguistique algonquine. Ces notions sont à peu près générales chez les peuplades vivant au nord du 49° de latitude. Les catholiques n'y échappent pas plus que les protestants, avec cette différence que les missionnaires catholiques sont beaucoup plus rigoureux que leurs confrères anglicans. Dans les missions protestantes, l'absence relative de missionnaires, l'abandon de la plupart de leurs prérogatives aux catéchistes indigènes, et fréquemment une certaine indifférence à l'endroit des anciens cultes, favorisent la floraison des pratiques païennes. L'ancienneté des missions catholiques, l'intolérance des missionnaires à l'endroit des rites hétérodoxes, leur connaissance de la langue des fidèles, l'absence de catéchistes indigènes, sont autant de facteurs qui contribuent à mettre le paganisme en veilleuse et même à le terrasser. L'une des attitudes les plus fréquentes des Amérindiens catholiques consiste à ajouter, foi, au moins en partie, au vieil héritage culturel, mais à refuser de prendre part aux manifestations condamnées.

Les persistances païennes intéressent aussi bien le domaine des croyances que celui de la pratique religieuse.

CROYANCES ANIMISTES

Nous avons retenu de l'enseignement de l'histoire que tous les indigènes américains, avant la venue des Blancs, possédaient un panthéon dominé par un bon manitou et un mauvais manitou, deux êtres à égale préséance, aussi puissants l'un que l'autre et naturelle-

(9) Voir surtout, Speck, Frank G., *Naskapi, The savage hunters of the Labrador peninsula*. 248 pp., University of Oklahoma Press, Norman, 1935.

(10) Les travaux, de ces auteurs, qui nous intéressent ici ont paru pour la plupart dans le périodique *Primitive Man*, édité par le Catholic anthropological Conference, de Washington.

ment en guerre, deux dieux qu'il fallait traiter avec égale circonspection et se rendre favorables par des sacrifices, de crainte d'encourir les malédictions de l'un ou de l'autre.

Opinion qui n'est pas banale, mais à laquelle on ne peut faire qu'un reproche, celui de ne pas correspondre aux faits. Il est vrai que des anciens mythes iroquois racontent que deux esprits, l'un bon et l'autre mauvais s'étaient livré une lutte sans merci pour la maîtrise de l'univers. Le bon aurait finalement triomphé du mauvais sans toutefois réduire à néant ses maléfices.⁽¹¹⁾ Ce dualisme métaphysique des Iroquois, toutefois, était loin d'être général chez les Amérindiens avant la venue des Blancs. En effet, le Père Le Jeune, l'un des premiers missionnaires français venus en contact avec les Montagnais au début de la colonie,⁽¹²⁾ raconte en 1634 que les Montagnais attribuent la création du monde à Atachocam. Ce dieu suprême, malheureusement, est tellement éloigné qu'on sait peu de choses à son sujet. D'après le Père de Smet⁽¹³⁾ tous les Indiens de la Prairie, au cours du siècle dernier, croyaient en l'existence d'un grand Esprit, créateur de toutes choses. Cet être omnipotent et omniprésent, répandu dans le ciel, sur la terre et dans les eaux, est l'auteur du bien et du mal. Il est facile de l'utiliser à ses fins pourvu que l'on sache lui offrir les sacrifices appropriés.

Les Ojibway et les Cris, de la famille linguistique algonquine, reconnaissent, paraît-il, un bon et un mauvais manitous, mais Jenness écrit⁽¹⁴⁾ qu'ils se préoccupent du second seulement depuis la venue des missionnaires jésuites. Il se pourrait fort bien que ces manitous, bons et mauvais, ne soient que des décalques de Dieu et de Lucifer révélés par l'enseignement des missionnaires.

(11) Jenness, Diamond. *Indians of Canada*, Nat. Mus. of Canada, Bull. 65, 446 pp., 1932. V. p. 172.

(12) *Relations des Jésuites*, éd. Thwaites, 6 : 157.

(13) De Smet, Pierre-Jean, *Life, letters and travels*. Publié par H. H. Chittenden et A. T. Richardson, New York, 1905.

(14) Jenness, op. cit., p. 172.

Dans l'examen des religions primitives, il faut bien se garder de les considérer à travers le filtre de ses propres convictions religieuses ou philosophiques. Le chrétien, — le catholique du moins, — s'appuie sur une métaphysique bien charpentée, quand le primitif n'a que faire des spéculations philosophiques. Chez ce dernier, le mythe l'emporte sur le raisonnement abstrait. Sa religion repose entièrement sur la tradition, et non sur des abstractions. Les concepts du dualisme métaphysique des Iroquois et du Dieu suprême des anciens Montagnais sont probablement beaucoup plus précis chez les écrivains qu'ils ne l'étaient chez les Indiens eux-mêmes. C'est que ceux-ci se préoccupaient beaucoup plus des multiples forces évoluant dans le milieu, — effectivement des esprits, des *manitous*, l'équivalent des *mana* des Polynésiens et des Mélanésiens, — que des dieux lointains et inaccessibles.

Les Indiens de la forêt québécoise sont tous chrétiens aujourd'hui. Ceux du lac Mistassini, que j'ai bien connus, sont de dévots et sincères anglicans. Ils croient aujourd'hui en un Dieu suprême, celui des chrétiens. Dans l'isolement de la forêt, loin du poste et de l'église, sans témoins, ils continuent à fréquenter le *Prayer book*, mais ils retrouvent aussi, avec l'habitat ancestral, le vieil héritage culturel. Et pour cela les esprits continuent toujours à peupler l'eau, les rochers, les plantes, les animaux, le vent, les astres, les moindres bruits. Ce sont tous des *manitous* (ou *manto*), mais d'inégale importance. Ceux des grands lacs où surgissent de brusques tempêtes commandent plus de respect que ceux des petits ruisseaux. Le *manitou* de l'ours, — l'être subtil, le roi du monde animal, — l'emporte sur la myriade des esprits malfaisants commandant aux moustiques. D'autres, comme les couleuvres, sont de purs esprits, — si l'on peut dire. — De là le nom de *manitouch*, c'est-à-dire *petit manitou*. Ce sont de mauvais esprits qu'il faut tuer dès la rencontre. Ce tabou se retrouve sensiblement le même chez les Canadiens français, mais semble alors dériver du tabou du serpent de la Genèse.

TABOU

Notre civilisation occidentale ne renferme rien de plus authentiquement païen ou préchrétien que la persistance des tabous. Quantité de gestes, de rites sont interdits sous peine des pires calamités. Notre folklore de la malchance fournit déjà tout un cortège de tabous indéracinables. Il ne faut donc pas s'étonner d'en trouver chez des peuplades d'Amérindiens chasseurs, d'autant plus que ces prescriptions font partie intégrante des religions animistes. En voici quelques exemples cueillis au lac Mistassini. Dans la forêt boréale, l'ours est le roi du monde animal. C'est un être subtil et perspicace, dont le véritable nom, — *maskwa* dans plusieurs dialectes algonquins, — ne peut être prononcé dans la forêt. Autrement, l'animal disparaîtrait irrémédiablement du territoire. J'ai vu des esprits forts risquer le mot, mais c'était un faible murmure du bout des lèvres. Seuls les sobriquets se mentionnent avec respect et sans danger. Speck⁽¹⁵⁾ en a déjà signalés, qui signifient « chair noire », « bonne chair » et « queue courte ». J'ai relevé moi-même⁽¹⁶⁾ le surnom *kakouch*, un diminutif affectueux signifiant « petit porc-épic ».

↳ Le Père Albanel⁽¹⁷⁾ a décrit la crainte superstitieuse des Mistassins quand ils traversent le grand lac : le voyageur qui regarde où va le canot est condamné à périr dans la tempête. Le fait que le lac est souvent balayé par des bourrasques, qui surgissent brusquement, explique la présence du tabou. Comme le départ par temps calme n'assure pas la traversée, il est facile de croire que les esprits, gardiens du lac, s'y opposent. Or ce tabou persiste toujours. Lors de trois traversées du lac, j'ai vu mes guides feindre de se diriger vers un autre endroit, puis tourner brusquement le canot vers le but, avironner à

(15) Speck, *Naskapi*, op. cit.

(16) Rousseau, Jacques. *Chez les Mistassini, Indiens chasseurs de la forêt canadienne*. *Revue de l'IFAL* (Mexico), pp. 64-91, 17 fig. sept. 1945.

(17) Rousseau, Jacques. *Les voyages du Père Albanel au lac Mistassini et à la baie James*. *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 3 : 556-586. Mars 1950.

coups redoublés, sans arrêt pendant deux heures, sans regarder en face, se précipitant pour arriver au terme avant que les esprits ne s'aperçoivent de la supercherie. Une fois même, le plus orthodoxe de mes compagnons choisit un fort orage pour bénéficier de la pauvre visibilité.

L'île Manitounouk, au centre du lac Mistassini, est également un lieu tabou. Chaque fois que des Blancs y vont, m'affirme Joseph Métawishish, se déclenche une violente tempête. A deux reprises, ne sommes-nous pas restés rivés à l'île pendant trois jours. Pour les indigènes, le problème ne se pose guère, car ils évitent habituellement l'endroit. L'île est gardée par un esprit, d'où son nom, Manitounouk ; mais on ne s'entend guère sur la physionomie du manitou, qui possède un corps, comme plusieurs autres esprits non moins authentiques. Mon premier informateur lui prête une gueule fendue jusqu'aux oreilles. La dernière apparition remontait alors à plus de trente-cinq ans, et comme le torse seul émergeait de l'eau, il était impossible de savoir si la partie inférieure du corps avait la forme d'un poisson. Pour d'autres informateurs, non moins véridiques, ce manitou maléfique ressemble à une immense couleuvre munie de pattes innombrables. Si perspicace que soit l'esprit, les Mistassins, qui sont malins, arrivent à déjouer ses sortilèges et vaincre le tabou : ils feignent de se rendre à un endroit rapproché, en face, mais parvenus au faux objectif, ils changent brusquement de route, et avironnent à coups redoublés pour atterrir au lieu défendu et se mettre à l'abri avant que le manitou n'ait eu le temps de provoquer une tempête.

Un autre tabou se rapporte à la pudeur féminine. Les Mistassines allaitent volontiers leurs enfants en public, et sans fausse honte, mais elles se cachent toujours scrupuleusement les jambes et les pieds.

Lors d'un voyage au lac Mistassini, en 1946, en compagnie de mon épouse, je comptais bien me rendre au mont Wapaskouch, le seul mont élevé des parages du lac, qui doit à sa cime alpine, tôt enneigée, son nom signifiant « ours polaire ». Le projet exposé à

mes guides mistassins, les objections ont commencé à pleuvoir. « Isk-wich [littéralement, *la jeune fille*] ne pourra y monter, car jamais les femmes ne vont là. » D'accord, ma femme décide de camper seule, sur la Rupert, pendant quelques jours, jusqu'à notre retour. « Mais il y a l'absence de portage, les difficultés de toutes sortes, le fait que personne ne connaît bien la montagne. » Tous les guides se défilent, personne n'a envie d'y aller. J'ai compris la raison plus tard, à la lecture d'un texte du Père Laure⁽¹⁸⁾ : « C'est vers là aussi qu'ils prétendent qu'après le déluge (car ils en ont, à leurs contes près, la même idée que nous) le grand canot vint s'échouer sur une haute montagne qu'ils montrent; certains même assurent comme un article de leur foy, y avoir vu souvent un vieil homme, d'une hauteur démesurée, lequel armé d'arc et de flèches se promène aux environs et semble garder les respectables débris de ce canot dont, à ce qu'ils prétendent, restent encore quelques varangues incorruptibles. »

Certains tabous sont parfois personnels ou du moins restreints. Quand des contes appartiennent à une seule famille ou même à un individu, bien mal venus seraient les étrangers qui s'aviseraient de les conter. Aussi, lorsqu'on réclame une histoire appartenant à d'autres, l'interlocuteur peut affirmer sans mentir qu'il ne la connaît pas. Pour lui c'est tabou. Joseph Métawishish adoptait même une solution beaucoup plus catégorique. Jamais il ne conte d'histoires, m'affirme-t-il, parce que cela fait mourir. Et comme preuve à l'appui, il rappelle que tous les vieux conteurs d'histoires de sa jeunesse, — enfuie depuis soixante ans déjà, — sont tous morts depuis.

VÉRACITÉ DES RÊVES

Les Indiens forestiers de la famille linguistique algonquine, comme les Montagnais, les Mistassins, etc., savent tous que chacun renferme en soi le « mistapéo », littéralement le « grand homme » (de *mista*, grand, et *napéo*, homme). C'est l'âme, dont le seul langage

(18) Laure, Pierre, *Relation du Père Laure, s.j. de 1720 à 1730*. Éditée par le P. A.-E. Jones, s.j. 1889, p. 35. (Aussi éd. Thwaites).

est le rêve. Qui possède une âme peut et doit rêver. Le mistapéo, qui converse librement avec le monde des esprits, emploie les songes pour les révélations à son terrestre sujet. Le rêve est donc le principal moyen de communication avec le monde invisible.

Le Père LeCaron^(18a) avait déjà noté au début du régime français que « Le rêve remplace la prophétie, l'inspiration, la loi. Il gouverne les entreprises de guerre et de paix, le commerce, la chasse et la pêche. » Rêver, c'est accomplir un acte religieux. En essayant d'interpréter ses songes, on établit des contacts plus intimes avec le mistapéo, et celui-ci, en retour, remercie son terrestre pendant en lui envoyant d'autres rêves. Leur fréquence est une véritable bénédiction. Tout ce qui les favorise a donc un sens religieux. Si l'on veut rêver, rien comme le jeûne, la danse, le chant, le son du tamtam et du hochet, la méditation, le recueillement et la suerie. Il existe toute une diététique et une médecine du rêve. En buvant la graisse de l'animal tué à la chasse, en absorbant certains mets et tisanes, on provoque des rêves abondants. Parce qu'elle renferme quelque chose de la vie, la viande consommée en excès se montre particulièrement efficace et provoque la visite d'animaux. De toutes les médecines, aucune ne vaut l'eau-de-feu, mais les Blancs ne veulent pas que les Indiens consomment de l'alcool.

Si l'on ne suit pas les instructions reçues en songe, à quoi bon rêver. Quiconque en serait coupable serait puni. Plus de révélation ! donc plus de gibier et, à brève échéance, la famine inévitable.

Le grand problème n'est pas de rêver, mais d'interpréter correctement le message. Aussi faut-il recourir souvent aux pratiques divinatoires pour obtenir la solution juste. Heureusement que l'on gravite autour de thèmes connus, dont on a pu codifier les interprétations. Ainsi, au lac Mishikamau⁽¹⁹⁾, à l'intérieur du Labrador terre-neuvien, un chasseur est au bonheur parfait quand il découvre, — en

(18a) Retraduit de J. G. Shae, *The Establishment of the Faith in New France*, N. Y., 1881, I, 216.

(19) Cité par Speck, *Naskapi*, op. cit.

rêve, bien entendu, — sa femme dans la compagnie agréable d'un ami. C'est, paraît-il, un signe sûr de succès pour la prochaine chasse au caribou. Je ne crois pas que les mêmes idées suggèrent partout les mêmes désirs cynégétiques. Pour comprendre les gens de Mishikamau, rappelons-nous l'hospitalité ancestrale, d'autant plus populaire que le visiteur inconnu devait être l'incarnation d'un esprit céleste en ballade sur la terre.

C'est en songe surtout que l'on apprend où chasser l'ours, le caribou, le castor. Chez les Mistassins, le rêve au castor est le « grand rêve », d'autant plus qu'il autorise la chasse à tout autre gibier. Voici un rêve typique tel que raconté par Kakwa⁽²⁰⁾ : « Un étranger, en rêve, avait donné un castor à un chasseur. Ce dernier s'apprêtait à dépouiller l'animal, quand l'étranger lui dit : « Enlève seulement la colonne vertébrale et fais-la bouillir. Mange-la dans le plat cérémonial, sans couteau, à la façon des ours. Tu sais où se trouve la montagne. Tu t'y rendras demain et y trouveras un bouleau penché vers le nord. Tout près de ses racines, dans l'eau, se promène la nourriture de tes enfants. » Le rêve fut suivi à point et le chasseur trouva, à l'endroit indiqué, une cabane de castors. » Les animaux obtenus à la suite de « rêves de castors » doivent être mangés par le chasseur dans le *wiyagen*, le plat cérémonial. Notons également que les rêves des femmes engagent les maris. . .

Le songe dirige, pour une bonne part, l'évolution artistique de l'Indien. Les chants des sueries et de la chasse au caribou sont toujours révélés. Les objets vus en songe sont souvent transposés dans l'art décoratif. De là tant de motifs inusités en écorce grattée, en perles ou en broderie. Dans le même ordre d'idées, j'ai vu des statuettes en stéatite, sculptées par des Esquimaux de Povungnituk, représentant des oiseaux étranges, des morses à quatre pattes, des chiens tenant du renard et de la fouine, tous rencontrés dans le monde des esprits pendant le sommeil.

Le rêve règle tous les événements exceptionnels. Écoutez la

(20) Raconté par Speck, *Naskapi*, op. cit.

prophétie que Joseph Métawishish reçut jadis d'un esprit : « Tu vois ce gros oiseau [l'avion] ! Il en viendra un semblable le printemps prochain et il tombera dans l'eau la tête en bas. » J'aurais mieux aimé, pour la solidité de la preuve, que Joseph me conte son rêve avant que mon pilote n'ait fait une chute dans le lac Mistassini.

Mon vieil ami montagnais Siméon Raphaël n'avait pas vu le lac Mistassini depuis quarante ans, quand il y rêva l'hiver de ses soixante-dix-neuf ans. Un rêve qui ne pourra pas se réaliser, croyait-il. Et voilà que le printemps suivant, moi, un inconnu pour lui, j'entre dans sa tente de la Pointe-Bleue et lui propose de m'accompagner comme interprète au lac Mistassini. Sans le rêve, sans doute, il aurait hésité à partir.

Dans les songes, affirme Joseph Métawishish, des esprits tiennent parfois ce langage : « Je viendrai quand tu auras besoin de moi. » Et effectivement, ils viennent quand on les appelle à son secours, mais leur venue est si brève qu'on devine à peine leur présence.

Il y a fort longtemps, me raconte Joseph Métawishish, un esprit lui dit en rêve : « Tu ne seras pas toujours bien avec les étrangers. Certains te priveront de nourriture, mais l'un viendra qui sera bon pour toi et avec qui tu feras ce que tu désireras. » Depuis, continue Joseph, j'ai accompagné quinze équipes de Blancs. Je ne mangeais pas à mon goût et je n'étais pas bien traité. Enfin il en est venu un avec qui je faisais tout ce que je voulais et avec qui je mangeais à mon goût. . . et cet homme, c'est toi. » Je suis fort touché de sa confiance et de celle des esprits. Certainement, cela lui vaudra le reste de mes provisions le jour du départ. Puisque j'ai de la veine avec les esprits, pourquoi ne rêverais-je pas moi aussi à mon tour. Le lendemain matin, j'annonce donc que l'esprit de mon ancêtre attikamek, le jongleur Pigarouich, m'est apparu au cours de la nuit et m'a confié ce message : « Adresse-toi en toute confiance à Joseph Métawishish, il te racontera tout ce que tu voudras savoir sur les moeurs et coutumes des Mistassiniñnouts. »

CONCEPTS MYTHOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Les enquêtes actuelles ne nous permettent pas de dresser un tableau adéquat de la cosmogonie et de la mythologie des tribus algonquines avant la colonisation française. Il faut s'en remettre aux bribes recueillies par les premiers missionnaires jésuites et notamment le Père Le Jeune. Depuis, l'enseignement chrétien a fortement modifié leurs conceptions et, très souvent, on en peut distinguer la notion primitive de l'interpolation récente. Les mythes de la création et le statut des esprits les plus élevés de la hiérarchie se prêtent particulièrement à ces difficultés.

Même si l'on arrive à tracer un aperçu des religions primitives américaines, avant l'intervention du christianisme, on est étonné par le parallélisme de plusieurs thèmes. Ainsi, la création du monde par un être unique, — la présence de bons et de mauvais esprits, la lutte entre les bons et les mauvais avec victoire relative des premiers, — l'immortalité de l'âme, — la déchéance des premiers hommes, la perte de leur état semi-divin, l'avènement de la maladie et la mort, — la rédemption de l'humanité et le rôle d'une vierge dans cet événement, — le déluge, et j'en passe. Tout cela se retrouve dans les religions amérindiennes, compte tenu des variantes imposées par le milieu biologique et culturel et par des facteurs d'ordre historique.

Ce serait simplifier singulièrement le problème que de trouver dans le parallélisme des thèmes une indication sûre de l'origine commune des religions. Que plusieurs religions soient la résultante de l'évolution divergente de certains mythes fondamentaux simples, cela est des plus probables. Que la plupart des religions aient des rappels hétérogènes, cela est non moins probable. Mais, avant de conclure à l'origine commune, il faudrait d'abord distinguer nettement dans les thèmes religieux a) les concepts naturels, b) les faits historiques de connaissance universelle, c) et finalement les éléments, historiques ou non, d'origine très localisée.

Le dernier groupe peut fournir les indications les plus précieuses. Par contre un thème aussi répandu que celui du déluge ne

permet aucunement de conclure à la parenté des variantes. On sait que nos indigènes sont venus d'Asie en Amérique à la fin de l'époque glaciaire, quand les mammoths poilus vivaient encore sur notre continent. Les découvertes archéologiques révèlent également que les premières générations d'Amérindiens ont connu la grande époque pluvieuse, après la fonte du glacier quaternaire, quelque dix mille ans avant le début de l'ère chrétienne. Le déluge biblique se place probablement à cette époque. Dans l'état actuel de nos connaissances, il s'agirait donc d'un événement réel, quasi universel, répétant ses méfaits dans plusieurs secteurs de l'humanité. Des peuplades éloignées et sans contacts ayant vécu les mêmes faits, le thème du déluge a pu débiter sur plusieurs fronts à la fois. D'abord un fait historique, il s'est embrumé bientôt dans la légende avec l'histoire des grandes migrations pléistocènes. Quiconque veut entreprendre une étude comparée des religions, autour du thème du déluge, devra donc oublier le commun dénominateur, la pluie continue, pour ne s'occuper que des éléments secondaires (sauf ceux ayant des implications psychologiques), car ceux-là seuls permettront de grouper en familles naturelles, — à affinités historiques, — les diverses variantes.

Les recherches sur l'anatomie comparée des religions doivent considérer avec prudence les éléments qui sont des concepts religieux universels, de véritables complexes psychologiques. Depuis que la psychologie expérimentale s'est quelque peu démocratisée, l'homme de la rue a pénétré dans la terminologie des complexes. Complexe d'Oedipe, complexe de ci, complexe de ça, autant de catégories pour grouper des comportements émotifs particuliers, impliquant souvent des refoulements sexuels. A côté de ces complexes, qui ont le bénéfice de la publicité, l'esprit humain est farci de concepts stéréotypés où l'émotivité joue un rôle nul ou secondaire. Des malins pourraient ajouter que l'esprit humain est libre de penser, à condition de s'en tenir aux idées établies. Si ce jugement paraît exagéré en principe, il n'en demeure pas moins, en pratique, à quelques exceptions près, le fait commun de l'humanité.

L'examen des thèmes communs aux religions les plus variées en révèle plusieurs qui paraissent naturels à l'esprit humain. La religion, semble-t-il, ne les a pas imposés aux hommes; ce sont les hommes plutôt qui ont cherché à les intégrer dans leurs systèmes religieux. Ainsi les thèmes universels de la création divine du monde, de l'immortalité de l'âme, de la lutte de bons et de mauvais esprits, de la déchéance des premiers hommes, etc. Faits, apparemment troublants, où l'agnostique peut chercher la preuve de la création humaine de la religiosité; mais, par contre, le croyant est parfaitement justifié d'y voir le souvenir estompé de la Révélation.

Chez les Indiens forestiers du Québec, ce n'est pas le champ de la cosmogonie, ni l'aréopage des dieux principaux qui fournissent actuellement les persistances mythologiques les plus évidentes, — car là, plus qu'ailleurs, se manifeste l'interférence du christianisme, — mais plutôt la vie inépuisable des manitous secondaires et des héros culturels, et la continuelle renaissance des légendes particulières.

Nous connaissons déjà les manitous d'espèces animales, comme l'ours et le castor, qui sont en définitive de simples décalques spirituels de ces animaux; nous connaissons également un manitou tout court, comme la couleuvre; mais en dehors de ces esprits normaux, toute une gamme de manitous monstrueux évolue dans le paysage mistassin. Les moins importants sont des esprits méchants, dont on ne sait rien de l'anatomie, fréquentant les alentours du poste de traite. Leur présence m'a été révélée au cours d'une cérémonie de la tente tremblante : ces esprits, cachés dans la forêt, s'emparent des enfants, mais comme les parents sont très prudents, la chose n'arrive jamais.

Les tambégwilnous sont inoffensifs. A moitié humains, à moitié animaux, ils ressemblent beaucoup à des sirènes. Quand les tambégwilnous sifflent, m'affirme Simon Matabé, c'est qu'il va y avoir une « tanante de tempête. » Il en vit encore dans les profondeurs de la baie de Wakotokow, au lac Mistassini. Jimmy Husky en a vu, de ses propres yeux, à quinze cents pieds de son canot. Sur un caillou, une mère tambégwilnou de six pieds de long s'amusa avec

son petit, long comme deux mains. S'ils n'avaient pas plongé, Jimmy les aurait approchés. L'informateur ne peut me dire si les tambégwilnous ont du poil ou non. On sait exactement dans quelle partie de la baie demeurent ces êtres sympathiques et nullement incommodants. Le malheur, c'est que personne ne va jamais là. Moi j'y ai campé deux jours, mais sans succès. Absents les tambégwilnous. L'histoire, toutefois, n'est pas aussi ridicule qu'elle peut le sembler à première vue. Presque toutes les mythologies se paient le luxe de sirènes, qui en réalité ressemblent beaucoup à des mammifères marins; mais, contrairement aux phoques, les sirènes voyagent beaucoup, et on en trouve dans presque toutes les mythologies à de grandes distances de la mer. Le tambégwilnou a peut-être traversé des siècles de légende. La sirène du lac Mistassini, toutefois, me semble d'une anatomie plus charnelle. Il faut savoir que deux grands lacs de l'Ungava, fort éloignés de la mer et à plus de trois cents milles du lac Mistassini, renferment encore des loups-marins confinés à l'eau douce. D'autres lacs, même le Mistassini, ont pu en héberger jadis. Et si cela n'a pas eu lieu, l'histoire des phoques lacustres du nord, — chassés par des Naskapi parents des Mistassins, — a pu se colporter de mocassins en mocassins, comme voyagent toutes les nouvelles de la baie d'Ungava au Saint-Laurent, et acquérir le merveilleux du thème universel des sirènes à mesure qu'elle gagnait du terrain.

Les koukoudjés sont non moins étranges. Simon Matabé m'a affirmé qu'il connaît des personnes dignes de foi qui ont failli en être les victimes, il y a plus de quarante ans; mais aujourd'hui les koukoudjés habitent plus au nord. Ce sont plus des hommes que des manitous, mais tenant des deux, des géants très méchants, à peau cornée, ne portant pas de vêtement. Pour se protéger contre les intempéries, ils s'enduisent le corps de gomme de sapin et se roulent dans les Usnea, ces lichens qui pendent comme des chevelures aux branches des conifères. Cela leur donne un air horrible. Les koukoudjés parlent une langue étrange, que personne ne comprend, et font la guerre aux autres hommes. La seule façon de se protéger

contre eux est de ne pas fréquenter leur territoire. Aussi, ne déplore-t-on aucun accident.

La forêt, entre le lac Saint-Jean, le lac Mistassini et la Côte Nord, renfermait autrefois des atchin (pron. atchine). C'était des cannibales d'une taille gigantesque, employant un arbre comme canne et dont les mocassins étaient aussi gros que des canots de vingt personnes. En une seule enjambée, ils parcouraient le trajet d'une journée de portage d'un bon homme. Aucun sacrifice, aucun sortilège ne conjuraient leurs maléfices. Restait un seul moyen d'action, la fuite⁽²¹⁾. Ils semblent aujourd'hui complètement disparus.

Le windigo a quelque parenté avec l'atchin. Cannibale comme lui, ce n'est pas un démon, mais un homme qui a mangé de la chair humaine. Cela lui confère des propriétés extraordinaires. Extérieurement, il ressemble aux autres hommes, mais on le fuit. J'ai connu un windigo; il fut même mon cuisinier dans la toundra. Il fabriquait un excellent pain, mais j'aimais moins ses sauces à la viande.

Au chapitre des mythes, il faudrait faire état des héros culturels, dont l'histoire loge à mi-chemin entre le conte et la légende. Au tout premier rang nous trouverions Chikobish, un joueur de tour, qui réussit jadis à prendre le soleil au collet; mais le cycle de Chikobish mérite plus qu'une rapide mention. C'est partie remise.

Tenant également de la mythologie, des histoires merveilleuses apparaissent constamment dans la forêt ou renaissent sous des traits nouveaux. En moins d'une génération, elles se placent parmi les classiques qu'on se conte sous la tente l'hiver, à voix basse, quand les sifflotements de la tempête retiennent les chasseurs près du poêle. Vingt ans à peine ont passé depuis la mort de Toma Kakwa; j'ai connu ses amis, sa parenté, mais déjà la légende s'est emparée de lui. Con-

(21) Sur le sujet, voir notamment Speck, *Naskapi*, op. cit. et Burgesse, J. A., *Windigo. Beaver*, Outfit 277, pp. 4-5, March 1947. Excellent article, où l'on confond toutefois les *atchin* et les *windigo*, mais peut-être que les Têtes-de-Boule de Manouan, sur qui porte l'article, confondent eux-mêmes les deux êtres.

trairement à Chikobish, il deviendra peut-être le héros de la malchance.

Des motifs légendaires se christianisent parfois, sans perdre pour cela leur saveur païenne. Ainsi, l'histoire que m'a contée Simon Matabé. « Dans l'ancien temps, un homme se mourait de faim dans le bois. Je ne sais plus s'il était de la Pointe Bleue ou du lac Mistassini, ou de la Côte Nord. Ceci n'est pas un conte, c'est une histoire. [Donc ce qu'il y a de plus vrai]. Quelqu'un est apparu et lui a dit : « Aimerais-tu avoir à manger ? » L'autre a répondu : « Oui ! » — « Alors, mets une marmite dans la tente et une assiette à côté, puis viens-t'en dehors. » Quand il est rentré, l'assiette était changée en pain et la marmite de cuivre remplie de viande. Il avait beau manger, il en restait toujours autant. Puis l'étranger lui a dit de penser à lui tous les jours et de s'en aller là où il y avait du monde. Et chaque matin, quand il pensait à l'étranger, il y avait du pain dans l'assiette et de la viande dans la marmite. Le goût changeait, mais c'était toujours bon. Ça s'est passé il y a bien longtemps, du temps de Jésus-Christ peut-être. Je pense que c'est un engagé de Jésus-Christ qui est venu. »

SACRIFICES ET OFFRANDES

Je ne sais pas si mes canons sont conformes à ceux des historiens des religions, mais dans l'offrande et le sacrifice je vois deux opérations entièrement distinctes, tout en reconnaissant que les deux se confondent fréquemment dans le même geste. L'offrande rituelle implique le don de vivres ou d'autres objets aux gardiens du culte ou à la communion des fidèles, tandis que le sacrifice implique la mort d'êtres vivants ou la destruction d'objets offerts à la divinité. Je sais bien que de tout temps des esprits forts ont émis des doutes sur les offrandes et les sacrifices. Et si j'ai bonne mémoire, — ma cinquième est si loin déjà, — c'est Cicéron qui prétendait, dans ses lettres, que les prêtres des dieux se gavaient en arrière des autels des vivres donnés à leurs divins patrons. Moi, cela ne me choque aucu-

nement. Mandataires des dieux à l'autel, pourquoi ne le seraient-ils pas aussi à table ?

Partant des définitions, — peut-être trop rigoureuses, — données plus haut, je ne crois pas que l'on puisse trouver de vrais sacrifices chez mes Amérindiens forestiers, sauf peut-être lorsqu'ils jettent une pincée de tabac dans le feu ou dans l'eau. Sacrifice insignifiant ? Détrompez-vous. Avec le thé, aucune substance n'est aussi précieuse pour les Indiens forestiers que le tabac. Règle générale, le chasseur Montagnais-Naskapi en consomme beaucoup moins que le Blanc, parce qu'il ne peut se payer le luxe d'en accumuler des provisions suffisantes pour lui et son épouse.⁽²²⁾ Détruire la moindre pincée de tabac est donc un sacrifice, dans tous les sens du mot.

Sur la rive nord-est du lac Mistassini, dans une baie échancrée, les Mistassins vénèrent depuis toujours un gros bloc erratique de dix pieds de haut. Ce rocher, qui a laissé son nom au lac (de *mista*, grosse, et *assini*, roche), n'est pas un vulgaire caillou, mais la dépouille pétrifiée d'un ancien jongleur, tué par un plus fort que lui.⁽²³⁾ Depuis lors, figé dans le granit, il se contente de résonner comme les tuyaux des grandes orgues, chaque fois que la vague clapote à la base. Si pétrifié qu'il soit, l'esprit n'est pas pour cela inactif. Or, tous les voyageurs revenant de la rivière Rupert doivent passer par là avant de traverser le lac Mistassini. Si l'esprit ne peut les rançonner au passage, comme il se devrait, il lui reste du moins une ressource, le chantage. Il faut que vous sachiez que c'est lui surtout qui dirige les tempêtes du lac, et qu'il aime le tabac à en être fou. D'ailleurs, on ne

(22) Quoi qu'on ait pu lire, les Indiens chasseurs reconnaissent l'« égalité de l'homme et de la femme » bien longtemps avant qu'il n'en soit question dans le monde méditerranéen. L'un des deux conjoints n'est pas l'esclave ou le subalterne de l'autre. Il y a parfaite association entre deux partenaires liés par un contrat moral; mais dans cette société familiale, des tâches différentes, qui sanctionnent les différences physiologiques, échoient aux deux partenaires.

(23) Speck, Frank G., *Montagnais and Naskapi tales from the Labrador peninsula*. *Journal of Amer. Folklore*, 38 : 1-32, 1925. Voir page 32.

connait pas d'esprits qui n'aiment pas le tabac. Chaque fois que les Mistassins ont franchi le portage qui les conduit de la Rupert à la baie Duhamel du Monceau, la vague, qui arrache au granit des notes de gros bourdon, leur rappelle qu'il est temps de sacrifier un peu de tabac. Après cela, plus de risques, la traversée est assurée, . . . à moins que d'autres esprits plus malins n'interviennent.

Le Père Laure⁽²⁴⁾ a noté cette pratique au début du dix-huitième siècle : « Ils ont en vénération ce rocher; ce serait un crime pour eux que de passer proche sans y laisser quelque marque de leur superstition envers Tchigig8che8, le dieu du beau et du mauvais temps, qui selon leurs fables y a choisi par prédilection sa demeure. D'ordinaire leur encens est un peu de tabac, ou quelque galette, quelques os de castor ou de poisson qu'ils mettent dessus. Mais d'autres sauvages moins dévots et affamés de fumer, enlèvent souvent en passant le tabac au bon ou mauvais génie qui n'a pas eu soin de profiter de la dévotion de ses adorateurs. » Le geste, toutefois, n'est pas aussi sacrilège pour les Indiens que semble le croire le Père Laure. Aujourd'hui encore, le chasseur astucieux qui, au début de l'hiver, a placé du tabac dans les narines des crânes d'ours attachés aux arbres, ne manque jamais d'en faire la visite au printemps quand le précieux fumitoire manque chez soi. Si les esprits, qui sont des êtres raisonnables comme vous et moi, se sont contentés de renifler le tabac et de le laisser intact, c'est donc qu'ils vous le réservaient ou qu'ils n'avaient aucune objection à ce que vous vous en serviez.

De nos jours, quand les Mistassins passent près de la Grosse Roche, ils jettent volontiers à l'eau une pincée de tabac; mais des casuistes ont tôt découvert qu'il est plus sûrement sacrifié quand on le brûle. Alors, pourquoi pas en mettre simplement dans la pipe et l'allumer. Et c'est pour cela que les chasseurs s'arrêtent maintenant pour fumer auprès de la Grosse Roche. Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois, à ma connaissance, que le tabac jouit de pouvoirs météorologi-

(24) Laure, op. cit., p. 35. Noter la légère divergence entre sa version de la légende et celle recueillie par Speck.

ques. En fumant occasionnellement en canot, au début de la journée, on empêche le vent de faire des siennes.⁽²⁵⁾

A la plupart des sites de campement et même dans le cimetière du poste de Mistassini, à l'ombre de l'église d'Angleterre, sont suspendus aux arbres, pour fins propitiatoires, des crânes d'ours, de loutres ou de huards, des brochetées de becs de canards, des squelettes de visons et d'autres petits mammifères, des têtes de truites gigantesques, des ailes d'oiseaux, des omoplates ou des bois d'orignaux, et j'en passe. Toutes ces pièces sont des suppliques aux esprits des animaux, pour rendre la chasse favorable.

RITUEL

Les offrandes nous ont conduits au delà des portes du rituel, un domaine particulièrement riche : cérémonie de la tente agitée,⁽²⁶⁾ rite de la suerie, culte des animaux,⁽²⁷⁾ charmes et amulettes, conjurations et sortilèges, divination, rites des sépultures, toutes ces pratiques païennes sont encore vivaces dans la forêt. Malheureusement, une description adéquate de ces divers cérémonials, que j'ai observés pour la plupart, dans leur habitat, m'obligerait à doubler l'espace qui

(25) Entendant citer quelques-uns des exemples précédents, et d'autres faits relatifs à des problèmes d'honoraires, Cooper m'avait fortement conseillé d'aborder l'étude de la casuistique et du droit canon des Indiens forestiers, deux sujets neufs dans le champ de l'ethnologie algonquine et peut-être même de l'ethnologie amérindienne. Sans aucun doute, l'entrée en scène de ces deux disciplines permettrait de disposer de faits paraissant autrement contradictoires ou peu compréhensibles. L'abbé John M. Cooper, décédé en 1949, directeur du service de sociologie et d'anthropologie du Catholic University of America, Washington, et qui jouissait de la plus haute considération du monde ethnologique contemporain, a poursuivi, à diverses reprises, des voyages d'exploration chez les peuplades algonquines du Québec.

(26) Rousseau, Madeleine et Jacques, *La cérémonie de la tente agitée chez les Mistassini. Actes du XXVIIIe congrès international des Américanistes*, pp. 307-315, 2 fig. 1948.

(27) Voir notamment Rousseau, Jacques, *Mokouchan. Notes ethnologiques. Forêt et conservation*, 2 (No 5) : 683-687, Mai-Juin 1950.

m'est consacré. Mieux vaut donc en ajourner la publication au prochain *Cahier des Dix*, sous le titre probable de « *Rites païens dans la forêt québécoise.* »

PÈLERINAGE DANS L'AU-DELÀ

Chez le Mistassin, comme ailleurs, la mort vient généralement sans avis; mais lui ne se tracasse pas sur l'au-delà, puisqu'il sait, avec beaucoup de précisions, comment les choses s'y passent.

Le ciel ressemble étrangement à la région du lac Mistassini. Un immense joyau d'émeraude serti dans une mer d'épinettes drues, des clairières qui rougeoient à l'automne, remplies, presque à l'année, de beaux bluets glauques. Et quels bluets? Plus gros que ceux du lac Saint-Jean, plus juteux que les fruits les plus juteux, sucrés comme de la confiture. Ce sont des bluets célestes. L'hiver est relativement doux: tout juste assez de froid pour que les joues se colorent; pas de neige fondante qui imbibe les mocassins et brise le nerf des raquettes quand vient le gel du soir. Mais hiver quand même; autrement la fourrure des animaux ne deviendrait pas belle. Un ciel sans fourrures ne se conçoit pas. Du gibier? tant qu'on en veut, à condition, bien entendu, de le chasser. La chasse, la pêche, la cuisine, tout ce qu'il faut pour vivre, voilà des occupations naturelles et le ciel n'est pas la place des fainéants. D'ailleurs, nulle part, il n'existe de place pour les fainéants. Au ciel, à la vérité, on continue ses occupations terrestres, mais sans risques, si l'on sait se débrouiller et qu'on a du coeur au ventre. Tout de même, et heureusement, ce n'est pas comme la terre, où les plus vaillants peuvent mourir de faim et où les récompenses n'échoient pas nécessairement par ordre de mérite.

Les Mistassins savent également qu'après la mort il faut traverser une espèce de ruisseau, quelque chose comme le Styx du défunt Charon. Seulement, dans l'unique portage céleste, se trouve un point étroit que garde un chien très méchant. D'où la nécessité d'avoir élevé plusieurs chiens au cours de sa propre vie: ils volent donc à la rencontre du maître. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne faut jamais

tuer un chien, — un véritable meurtre. — Quand un chien devient trop vieux, on l'attache à un arbre. Sans doute, mourra-t-il de faim, mais c'est son propre problème, à régler avec ses manitous.

Dans une population à la merci des éléments et des caprices du gibier, la mort est une échéance qui vient parfois beaucoup plus vite qu'à son tour. La famine est un simple mot pour ceux qui ont toujours mangé, au moins une fois par jour. Pour le chasseur, l'idée évoque des souvenirs qui n'ont rien de livresque : des joues et des estomacs creux, un front embrumé, des entrailles qui crient, une douleur de partout, puis l'insouciance qui endort et qu'aucun réveil ne viendra interrompre. Le plus grave dans tout cela, ce n'est pas la mort elle-même, mais l'impossibilité de transmettre après coup la nouvelle aux siens.

Rien n'illustre mieux l'attitude du chasseur indien devant la mort, que cette histoire dont j'ai connu des acteurs. Très loin dans la forêt enneigée, vivant seul avec sa femme et ses trois enfants, le chasseur était revenu bredouille, comme les jours précédents. Le thé, la farine même, tiraient à la fin. « Si nous nous partageons la nourriture, nous mourrons tous avant qu'il ne vienne du gibier, déclara-t-il à sa femme; il n'y a pas de nourriture pour quatre. Si nous la donnons aux enfants seuls, nous mourrons et après cela, comment se débrouilleront-ils. Si nous la gardons pour nous deux, nous aurons peut-être la chance de nous rendre au printemps, de ralié le poste et de raconter ce qui s'est passé. »

Le soir même, commença le jeûne des enfants. Bientôt frappés de torpeur, ils ne mouraient toujours pas. « Mieux vaudrait, dit le père, ne pas les laisser dans la tente chaude. Le froid dehors les engourdira et les empêchera de souffrir, car ils n'ont aucune chance de s'en tirer. » Quelques minutes plus tard, par le froid de trente sous zéro, ils étaient devenus des blocs rigides. Le gibier manquait toujours. « Si cela continue, ma femme, nous allons mourir tous les deux. Mieux vaudrait que je mange seul, afin qu'il reste quelqu'un pour aller porter la nouvelle. » Le soir même la femme entre-

prit son jeûne et quelques jours plus tard son tour vint d'aller dehors au grand froid se transformer en une masse givrée. Le mari ne put en supporter davantage. « C'était trop triste. Aussi, je suis parti péniblement avec mon bagage. »

Après deux jours d'errements le long de la rivière, il rencontre ses beaux-frères, plus heureux à la pêche, et qui, revenus avec lui à la tente, purent constater la véracité de son histoire. Et les cadavres placés sur un échafaud attendirent le dégel du printemps pour recevoir une digne sépulture. Ce n'est donc pas en vain que le bonhomme était allé porter la nouvelle.

D'après le concept primitif, il n'y avait pas eu meurtre. Comme les provisions manquaient et qu'un partage égal aurait été fatal à tous, il devenait impérieux que le plus fort se sacrifie et survive. Et pendant que lui, fouetté par la poudrière, errait lamentablement en raquettes pour porter la nouvelle, les siens, confortablement installés dans l'au-delà participaient aux festins divins.

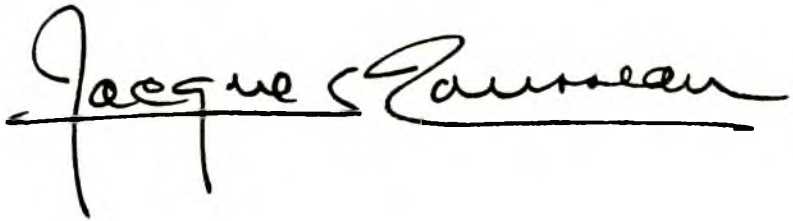
Dans les solitudes boréales, d'ailleurs, la mort n'a pas toujours le caractère de séparation brusque et fatale que nous lui prêtons dans les villes. Joseph Métawishish⁽²⁸⁾ me l'a affirmé, au cours de l'hiver écoulé entre mes deux derniers séjours au lac Mistassini, il est resté mort pendant trois jours et si ses chiens n'étaient pas venus lui lécher la figure, il serait probablement resté dans le ciel.

(28) Mes principaux informateurs et interprètes furent Joseph Métawishish et Simon Matabé, du lac Mistassini, Siméon Raphaël, de Pointe-Bleue, Antoine Grégoire, des Sept-Iles. J'ai déjà publié d'eux, dans *La Patrie*, Montréal, des portraits qui permettent de mieux les situer. Voir les articles suivants : 25. L'écrivain Métawishish (25 fév. 1951). — 26. Mes guides mistassins (25 fév. 1951). — 27. L'hivernement de Joseph (4 mars 1951). — 61. Mon ami Antoine (9 sept. 1951). — 68. Simon Matabé ou le retour du civilisé à la vie primitive (28 oct. 1951). — 69. Siméon Raphaël, l'érudite (4 nov. 1951). Monsieur Hervé Larière, agent des Indiens pour le nord du Québec, m'a également transmis de précieux renseignements. Pour ne pas surcharger le texte, je n'ai pas toujours indiqué l'informateur. En outre, les conversations avec les ethnologues John M. Cooper, Frank G. Speck, Regina Flannery, J. Allan Burgesse notamment, m'ont permis de mieux interpréter certains faits.

Entre le rêve et la mort, il n'y a pas tellement de distance. Pendant le songe, le mistapéo, — l'âme, — quitte le corps, pour se promener seule. La mort, c'est simplement un sommeil, un rêve qui se prolonge et pour cela on ne peut s'objecter à quitter la terre, pourvu que la nouvelle se propage et qu'on ne parte pas les mains vides. L'Indien catholique aura peut-être l'extrême-onction, l'anglican, la bénédiction du ministre; mais pour des chasseurs qui passent dix mois par année dans la solitude, loin de l'église, dix fois sur douze la mort viendra dans la forêt. Et ils commenceront leur grand voyage seuls, dans une clairière, en haut de la berge, pour mieux surveiller les ébats du gibier, accompagnés, comme suprême viatique, de brochetées de becs de canards et de crânes de huard et d'un petit paquet de tabac enveloppé dans de l'écorce de bouleau.

Animisme et christianisme, qui ont si bien cheminé ensemble pendant la vie, ne sont pas pour se chamailler autour d'un cercueil. Ne sont-ils pas d'ailleurs pour beaucoup d'Indiens des administrations différents qui assurent des passages pour l'au-delà.

Au moment de la fatale convocation, j'ai vu des Indiens attendre calmement, comme on attend chaque soir la disparition des dernières lueurs du soleil. La mort, c'est la grande entrée dans la Forêt pleine de gibier et de fruits, la Forêt où l'on ne souffre plus. C'est si facile de mourir; et si difficile de vivre ! La vie, pour l'Indien, comme pour le héros de Jean Narrache, « c'est l'temps qu'ça prend à mourir. »⁽²⁹⁾



(29) Jean Narrache, *Quand j'parl' tout seul*, Montréal 1932, page 128.